



Souffleuse déneigeant une patinoire dans un parc public du quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal. Photographie Antoine Rouleau. (© Imaginaire | Nord, 2007).

## LA «NORDICITÉ» ET «L'HIVERNITÉ» CULTURELLES DU QUÉBEC

**N** Imaginaire Nord  
Pour fins de recherche  
privée seulement

par Daniel Chartier

*Cap-aux-Diamants*, no 108, «Le Québec, Nord et nordicité», hiver 2011, p. 4-7.

Pour le Québec, comme pour toutes les autres cultures nordiques, évoquer le « Nord », l'« hiver », le « froid » et la « neige » n'est jamais un geste tout à fait neutre. Ce que nous appelons ici le « Nord » — compris comme une notion, un discours, une *idée* — renvoie à des territoires géographiques variables selon le point de vue. On pourrait ainsi ne considérer dans ce « Nord » que les régions dites géographiquement « nordiques », comme l'Abitibi-Témiscamingue, le Lac-Saint-Jean, la Côte-Nord, le Nunavik et, dans une moindre mesure, la Gaspésie. Cela peut se justifier, et ouvrir la voie à une comparaison fertile avec les autres régions boréales nord-américaines et européennes en termes d'éloignement, de température, de développement socio-économique et même, de compor-

tements culturels. Cependant, restreindre ainsi le « Nord » québécois conduirait à ignorer ce qu'il est convenu de désigner comme le « Nord historique », soit des territoires qui, s'ils ne sont aujourd'hui plus considérés comme nordiques, l'ont été dans un passé parfois pas si éloigné : les Laurentides et les Pays-d'en-Haut au premier chef, mais aussi Lanaudière, le Saguenay et Charlevoix. Enfin, nous pouvons également envisager le Québec entier comme « nordique » : immense péninsule au nord-est de l'Amérique, le territoire figure sur les cartes du monde certes à de faibles latitudes, mais son climat, la longueur de son hiver et surtout, ses représentations culturelles permettent de l'incorporer dans un ensemble circumpolaire (autour du pôle) où son apport apparaît alors considérable.

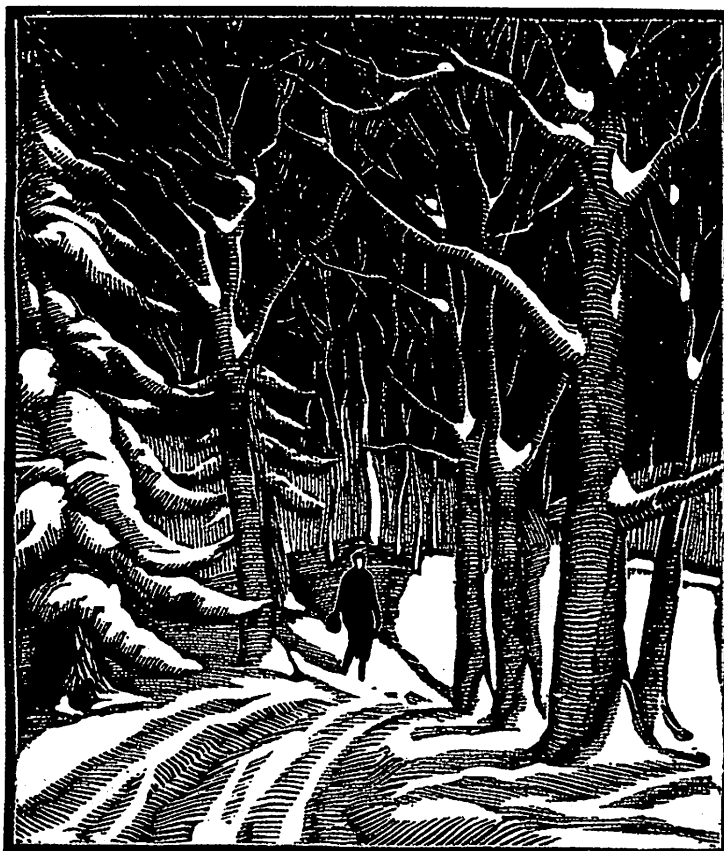
Cette perspective nouvelle déplace culturellement le Québec. Ce dernier, qui se définit d'abord comme une culture nord-américaine et de langue française, porte d'importantes traces de constituantes nordiques et hivernales qui, si elles n'ont pas toujours été mises explicitement de l'avant, se manifestent toutefois vigoureusement dans la littérature, le cinéma, les arts visuels, la chanson, ainsi que dans les comportements, les manifestations artistiques, la culture populaire et la publicité. Ce que le linguiste et géographe Louis-Edmond Hamelin a nommé dans son laboratoire de l'Université Laval, dans les années 1960, « nordicité » et « hivernité » a rapidement quitté le domaine restreint de la recherche pour représenter, pour les Québécois, l'un des aspects fondamen-

taux de leur culture. Une enquête du magazine *L'actualité* révélait il y a quelques années que le terme « nordicité » symbolise aujourd'hui, pour les Québécois, l'une des composantes principales de leur identité. En fait, en créant ces néologismes, Hamelin rendait visible et compréhensible l'un des éléments constitutifs du Québec, présent depuis des décennies dans les œuvres, ainsi que dans les comportements sociaux et culturels. Depuis longtemps, la nordicité et l'hivernité agissaient comme des marqueurs de la différence québécoise face à la culture française, et souvent comme un enracinement dans le territoire.

## DOUBLE RAPPORT

Le Québec entretient un double rapport avec le Nord, selon qu'il s'agisse

de considérer sa « nordicité culturelle » ou son « hivernité culturelle », deux notions que l'on tend parfois à confondre. Selon Hamelin, l'hiver est un *état temporaire* du Nord : pendant quelques heures, voire quelques mois, un territoire « se nordifie » sous l'effet du froid. Ainsi, le Québec dans son ensemble vit annuellement une période relativement longue d'hivernité (entre trois et six mois), ce qui conduit à des comportements et des représentations culturelles singulières. Par ailleurs, certaines de ses régions considérées « nordiques » (l'Abitibi, le Saguenay, la Côte-Nord, le Nunavik) se caractérisent en fonction de critères culturels nordiques universels. Enfin, on peut aussi avancer, lorsqu'on le compare aux autres espaces circumpolaires et en tenant compte non seulement de la latitude (après tout, Montréal est à la hauteur de la Provence), mais



Bois gravé de Louis-William Graux représentant une femme dans la forêt en Abitibi, accompagnant le roman *La rivière solitaire* de Marie Le Franc, publié à Paris par J. Ferenczi et fils, dans la collection « Le livre moderne illustré », 1938, p. 69. (Archives de l'auteur)

également d'une série de critères qui définissent avec plus de finesse le caractère nordique d'un lieu, que l'ensemble du territoire québécois est un territoire nordique, ce qui permet d'ajouter à ces caractéristiques usuelles (celui d'une culture nord-américaine et de langue française) une nouvelle composante : celle d'une culture nordique.

Notre culture se constitue dans la tension entre une « nordicité culturelle » (l'état et les représentations d'un lieu nordique) et une « hivernité culturelle » (l'état et les représentations d'un lieu hivernal). L'une est permanente, l'autre cyclique. La première peut demeurer abstraite, sous la forme d'une projection vers le Nord : c'est le cas notamment des représentations qui posent l'ours polaire, l'*inukshuk* ou le pôle comme des symboles identitaires pour des cultures « du Sud », alors que la seconde, l'hiver-

nité, est nécessairement vécue et expérimentée sur le terrain, comme une lutte et une survie, comme c'est le cas dans la culture québécoise. À cette dernière, il faut aussi associer d'autres cultures du Québec, par exemple les cultures crie, innue et inuite, qui vivent pleinement cette nordicité tant dans leurs modes d'appréhension de la culture que dans ses représentations.

L'hiver introduit un Nord temporaire dans un lieu donné : le temps d'une tempête de neige, d'un grand froid, voire d'une saison, un territoire prend un visage nordique. Tout devient alors plus froid, plus glissant, certains repères s'estompent dans la blancheur qui, en retour, purifie et simplifie l'espace et le paysage. En contrepartie, la tempora-

lité est déréglée : les fermetures d'écoles font le bonheur des enfants — moment culturel mémorable — alors que les transports et le travail s'en trouvent ralentis : on vit alors un « ralentissement » comme l'écrivait la poète Rina Lasnier. L'hiver renvoie ainsi à une épreuve fondatrice, souvent fondamentale chez les écrivains et artistes. Pareillement, on distinguait les premiers Européens entre voyageurs et découvreurs, selon qu'ils avaient, ou non, hiverné au pays. Aujourd'hui, les immigrants comptent la durée de leur présence au Québec en termes d'hivers : passer un premier hiver équivaut pour la plupart, comme l'évoque le romancier Dany Laferrière, à une déclaration de citoyenneté. Pour l'ensemble des Québécois, le fait de vivre dans un territoire périodiquement froid — traditionnellement vu comme inhospitalier — conduit à des discours

négatifs (le contre-discours de l'hiver, trop long, trop sale, trop froid), mais aussi à un véritable et puissant discours de fierté, comme l'évoquent les vers de Jacques Brault, dont le « nous ne partions pas » du poème *Patience* prend le ton d'une devise :

« si belle soit la terre promise  
ailleurs en d'autres mondes  
ce n'est pas ici  
nous gèlerons sur place  
comme pères et mères  
nous craquerons de froid de folie  
nous ne partirons pas »

Ailleurs dans le monde, l'hiver est le plus souvent représenté comme une saison noire et humide. C'est notamment le cas en Scandinavie où la haute latitude conduit à de longues périodes sombres, mais à des températures somme toute généralement tempérées. Cela contraste avec le Québec, qui représente plutôt son hiver comme une saison lumineuse et froide : c'est alors « l'éblouissement nordique » comme l'écrit Jean Désy, le temps d'une lumière abondante et réfléchie sur la glace et la neige, qui la décuple. Cette luminosité se retrouve aussi dans les tableaux hivernaux de Jean Paul Lemieux, tout comme dans les œuvres contemporaines d'art écologique de l'architecte Pierre Thibault, qui tous deux en témoignent parfaitement.

La nordicité et l'hivernité québécoises sont le fait d'œuvres, mais également de territoires, de personnages, réels ou symboliques, de manifestations, de



Filet de hockey sur une patinoire dans un parc public du quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal. Photographie Antoine Rouleau. (© Imaginaire | Nord, 2007)

rituels et de symboles, qui tous révèlent une présence populaire forte issue de l'hiver et du Nord, même lorsqu'elle est négative. La diversité de ces éléments renforce l'idée que le « Nord » parcourt d'une manière transversale la culture et l'identité du Québec.

Parmi les personnages et les pratiques de la nordicité québécoise, on retrouve tout à la fois et pêle-mêle des hockeys, des skieurs, la mascotte du Carnaval de Québec, le curé Antoine Labelle, initiateur du mouvement de colonisation des Laurentides, les Pays-d'en-Haut, le chanteur Gilles Vigneault, né sur la Côte-Nord à Natashquan et auteur des vers célèbres : « Mon pays, ce n'est

pas un pays, c'est l'hiver. » De la politique au sport, de la géographie à la chanson, jusqu'aux manifestations populaires, ces personnages fondent un paradigme identitaire nordique — ou hivernal. Nous pourrions reprendre l'exercice en divers domaines, par exemple, concernant les manifestations populaires qui représentent le mieux cette hivernité québécoise : viennent alors en tête de liste les sports de glisse et les séjours hivernaux dans le Sud — deux composantes qui reflètent bien l'opposition entre le discours de valorisation et de dénigrement de l'hiver — ainsi que les carnivals, les spas nordiques (une invention toute québécoise, faussement empruntée dans sa concep-



Camion avec chasse-neige et pelle sur le trottoir, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal. Photographie Antoine Rouleau. (© Imaginaire | Nord, 2007)



Arbres devant le musée Pointe-à-Callière, sur la place D'Youville, pendant une nuit d'avril, à Montréal.  
(© Imaginaire | Nord, 2007).

tion contemporaine à la Scandinavie), le hockey et, dans les villes, le déneigement. Si nous nous arrêtons sur cette dernière manifestation, nous constatons qu'elle imprègne aussi le discours culturel et artistique. C'est le cas de l'un des films marquants des années 1960, *La vie heureuse de Léopold Z* de Gilles Carle, qui raconte les aventures d'un déneigeur la veille de Noël; c'est également le cas du roman *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy dans lequel la romancière constate que, pour les Montréalais, dans la symbolique de l'hiver le bruit des déneigeuses dans les rues de la ville a fini par remplacer celui des grelots de Noël.

## LES ARTS VISUELS

Cette nordicité et cette hivernité parcourent aussi les principales formes de la culture restreinte : les arts visuels, le cinéma, la chanson et la littérature. Les tableaux de scènes d'hiver, de coureurs des bois et d'Amérindiens de Cornelius Kreighoff (1815-1874) ont inspiré les paysages de Clarence Gagnon (1881-1942) et René Richard (1895-1982). Le plus populaire des peintres québécois, Jean Paul Lemieux (1904-1990), a traduit dans des tableaux aux formes simplifiées l'incommunicabilité et le sentiment d'isolement et de solitude qui caractérisent les paysages de l'hiver. Ses personnages figés, posés dans l'immensité des surfaces horizontales ou encore surgis de la neige au seuil d'une porte, semblent attendre l'avènement de la parole. Les

œuvres abstraites de Paul-Émile Borduas (1905-1960) et de Jean-Paul Riopelle (1923-2002) contredisent la thèse que l'hiver ne peut être que figuratif, en proposant des tableaux d'une rare puissance qui, même s'ils ne cherchent pas à représenter le paysage hivernal, en évoquent puissamment les signes. L'œuvre majeure de Paul-Émile Borduas, *L'étoile noire*, créée en 1957, une composition de taches blanches, beiges, brunes et noires, dans la lignée de l'automatisme, ouvre une modernité formelle qui n'exclut pas le dépouillement et le chromatisme du Nord. Dans la période contemporaine, l'artiste René Derouin (1936-) réalise des œuvres dans une démarche, semblable à celle du *land art*, qui cherche à concilier l'inscription dans le territoire, l'environnementalisme et l'utilisation de la neige, de la glace et du froid comme matériaux éphémères.

## LA CHANSON

La chanson est aussi riche du discours de l'hivernité et de la nordicité. Outre les chants folkloriques qui souvent faisaient appel aux personnages du draveur, du coureur des bois, du pionnier ou qui évoquaient par des plaintes l'ennui du long hiver, les chansons renouvellent l'expression de cet aspect de la culture du Québec. C'est le cas notamment de Gilles Vigneault, George Dor, Robert Charlebois et du groupe Beau Dommage. La plus connue peut-être des œuvres de ce vaste corpus est « Mon pays » de

Gilles Vigneault, qui « entre [ses] quatre murs de glace » prépare « le feu, la place // pour les humains de l'horizon ». « Mon pays, chante Vigneault, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ». Récemment, plusieurs chansonniers renouvellent ce discours sur l'hiver et le Nord, en l'adaptant : c'est le cas du chanteur d'origine belge Jérôme Minière qui y trouve son ancrage : « Je suis venu ici // parce que l'air du dehors // gèle mes idées noires ». En littérature, le « Nord » a aussi pris des formes variées et il se retrouve dans des courants que l'histoire littéraire a souvent opposés : tant chez les régionalistes que les exotiques, dans les contes traditionnels et la littérature de la Révolution tranquille, dans la poésie comme dans les romans des écrivains migrants. La prégnance du discours de l'hivernité et de la nordicité dans la culture du Québec transcende les formes culturelles, ainsi que la frontière entre culture populaire et culture restreinte. Il permet de tracer un lien cohérent entre des œuvres et des pratiques diverses, en parallèle et parfois en appui des questionnements identitaires et politiques, entre des périodes historiques et des courants divergents. La nordicité et l'« hivernité » constituent pour le Québec, tout autant que la langue et l'histoire, un point de convergence et d'enracinement. ■

Daniel Chartier est professeur à l'Université du Québec à Montréal et directeur du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord.

### Pour en savoir plus :

Louis-Edmond Hamelin. *Écho des pays froids*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 482 p.

Jean Désy. *La rêverie du froid*. Québec, Éditions La liberté, 1991, 155 p.

Daniel Chartier (dir.). *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*. Montréal, Imaginaire | Nord, 2008, 335 p.

Antoine Rouleau. *Hiver*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, 48 p. (Coll. « Imagoborealis »).

[www.imaginaireunord.ugam.ca](http://www.imaginaireunord.ugam.ca)